

## LES MARCHES DES HAUTES TERRES CENTRALES MALGACHES AVANT ANDRIANAMPOINIMERINA

par

Jean-Claude HEBERT

Ceux qui se livrent à une lecture tronquée des *Tantara ny Andriana* accordent à Andrianampoinimerina (1787-1810)(1) l'institution des marchés en Imerina. Ils occultent la tradition rapportée par les mêmes *Tantara* sur l'existence de marchés, bien avant le règne d'Andrianampoinimerina (2) et se réfèrent, en fait, au seul discours de ce roi sur l'organisation de marchés dans l'Avaradrano (3). Outre la tradition orale, les témoignages de voyageurs, en particulier celui du traitant Mayeur, premier Européen à avoir laissé à la postérité le compte-rendu de ses séjours à l'intérieur, permettent d'affirmer que des marchés existaient, bien avant la réunification du royaume merina, non seulement en Imerina, mais aussi sur les marches frontières de l'Imamo, du pays betsileo et du pays sakalava. En 1777, des marchés avaient lieu, à jours fixes, dans de nombreuses régions plus ou moins éloignées d'Antananarivo.

### I

#### LA DESCRIPTION DES MARCHES DU XVIIIÈME SIÈCLE

L'existence de marchés dans l'intérieur de Madagascar a été méconnue jusqu'à Mayeur. Flacourt n'en a pas eu connaissance, non plus que des auteurs postérieurs comme l'auteur du *Manuscrit anonyme* (4).

---

(1) Pour l'avènement d'Andrianampoinimerina, nous ne retenons pas la date traditionnelle de 1787 qui ne repose sur aucun fondement sérieux. Il est évident qu'il était déjà roi en 1785. Lorsque le traitant Mayeur vint en Imerina pour son deuxième voyage, son neveu <sup>oncle</sup> Andrianjafy était déjà aux abois.

(2) R.P. Callet, *Tantara ny Andriana* (TTA), Tranom-pirintim-pirenena, Antananarivo, 1981, p. 854 et Tome III, p. 247 de la traduction par Chapus (G.S.) et Ratsimba (E.), *Histoire des Rois*, Tananarive, Editions de la Librairie de Madagascar, 1974.

(3) TTA, p. 855 et *Histoire des Rois*, p. 248.

(4) J. Valette, en interprétant l'introduction de J. de Froberville du *Manuscrit anonyme* a cru pouvoir affirmer que ses informations dataient de 1750. A notre avis, elles doivent être

Une des meilleures descriptions de ce que les traitants français savaient sur les échanges commerciaux au début du XVIII<sup>ème</sup> siècle, d'après les informations recueillies dans les ports de la côte orientale, est celle d'un *Manuscrit*, non daté (mais que l'on peut dater de 1720 environ) (5) conservé au Dépôt des Fortifications des Colonies : "Quant au commerce, qu'ils font entre eux, il ne se fait que par échange car ils ne se servent pas d'argent. La mercerie et les pierreries qu'ils ont des Européens leur tient lieu de monnaie quand ils vont dans quelques provinces éloignées pour acheter des boeufs, du coton, de la soie, des pannes, du fer, des ciseaux, des haches, des couteaux et autres choses dans ce genre. Ils échangent du cuivre contre de l'or, de l'argent et du fer et c'est ainsi qu'ils commercent. Ils ont quelques pièces d'or ou d'argent de notre monnaie, ils les fondent pour avoir des bracelets. Ils n'ont pas encore une vraie idée du commerce ; ce qui est la raison pourquoi ils négligent d'amasser les choses que le pays produit. Ils estiment plus un morceau de cuivre que la plus belle pierre précieuse quand elle est brute, et ils se moquent d'un étranger qui leur en demande. Dans la plus grande partie de ce pays, ils mangent la cire avec le miel et la viande de boeuf et de mouton avec la peâù. Ils brûlent généralement de l'ambre gris dans leurs sacrifices. Du côté du Nord ils jettent la soie et mangent le ver. Celui qui a besoin de coton porte du riz ou du bétail dans l'endroit où on le cultive, et celui qui a du coton et qui a besoin de riz porte son coton dans l'endroit où il y a du riz car il n'y a ici ni foire ni marché. La foire ou le marché est où l'abondance se trouve de quelque chose et c'est dans cet endroit où chacun va pour se pourvoir".

Par cette dernière phrase, l'auteur cite presque textuellement Flacourt, auquel il renvoie le lecteur s'il "veut avoir un rapport particulier de cette isle".

Flacourt regrette d'ailleurs que des marchés ne soient pas organisés pour favoriser les échanges. "Celui qui a besoin de quelque chose le va chercher où il y a en abondance et à bon marché : il n'y a ni foire ni marché ; la foire est où il y a abondance de quelque chose plus qu'en un autre pays ; là, le cours y est, là chacun en envoie faire sa provision...

"Ils n'ont pas encore la connaissance du commerce, comme l'ont les Indiens, les Arabes et les Européens, c'est pourquoi ils négligent de rechercher les choses qui sont chez eux (Flacourt parle ici des pierres

---

reportées aux environs de 1760, ce que nous exposerons dans l'édition du *Manuscrit dit de Port-Louquez*, dont l'auteur a puisé aux mêmes sources que celui du *Manuscrit anonyme*.

(5) L'auteur écrit en effet : "Les Anglais autrefois commerçaient pour de esclaves sur la côte Ouest de cette Isle particulièrement à la Baye de St-Augustin et au nouveau et ancien Masselage (baie de la Mahajamba, et baie de Boëni), mais à présent ils ont peur des pirates quoique quelques uns hasardent leurs vies en allant commercer avec eux".

précieuses)... et ils se moquent des Français quand ceux-ci leur disent d'en chercher et d'en apporter..."(6)

C'est donc Mayeur qui le premier décrit avec force détails foires et marchés de l'intérieur, où il se rendit dès 1771, puis en 1777, 1785 et en 1787. Mais nous n'avons les récits que des voyages de 1777 et de 1785. Il décrit ainsi les marchés de l'Imerina en 1777 : "On y voit des individus de toutes les principautés et de tous les pays qui s'y rendent pour vendre et acheter. Le commerce le plus considérable qui s'y fasse est celui des esclaves. Les deux tiers de ceux qui sont vendus à la côte de l'Est en proviennent, sans compter ceux qu'ils font passer dans l'Ouest ou qu'ils vendent aux Séclaves, qui vont quelquefois en traiter jusque chez eux avec des troupeaux de cinq à six cents boeufs (7). X

"Le détail des objets mis en vente dans ces foires éclairera le lecteur sur la nature et les productions du pays, sur les genres d'industries de ses habitants. On y trouve, outre les animaux dont je viens de parler, les articles suivants : soie en coques, brute, filée et teinte ; pagnes et langoutis de trois sortes décrites, pagnes de bananier, pagnes formées avec le raffiat qu'ils tirent en feuilles de la côte de l'Est ; fer brut, fondu, travaillé en bûches, haches, couteaux de toutes grandeurs, fer à nègres et sagayes ; pois d'ambrevades, haricots blancs et rouges, patates, bananes, cambarres cuites et crues ; pièces de bois de construction ; joncs pour border et pour couvrir les maisons, ou pour brûler, et, enfin de la viande de boeuf qu'on y détaille comme dans nos boucheries, et dont on peut avoir même pour la cent-vingtième partie d'une piastre, si on n'a pas davantage à y mettre ; la viande ne se pèse point. Il n'est pas permis de tuer plus de quinze boeufs dans ces différents marchés. La consommation et le détail vont pour l'ordinaire de neuf à dix" (8).

Lors de son second voyage en 1785, Mayeur poursuit : "On trouve dans ces tsènes (9) généralement toutes les productions de cette grande île, et même beaucoup de marchandises de l'Inde qu'y importent les Européens et les Indiens de Surate (10). C'est purement et simplement un commerce d'échange avec les naturels du pays, dans lequel ils emploient peu de

---

(6) Flacourt, "l'histoire de la Grande Isle de Madagascar", 1658, *Collection des Ouvrages anciens concernant Madagascar (COACM)*, tome VIII, p. 134.

(7) Bulletin de l'Académie malgache (BAM), XI, 1, p. 163. Le récit que Mayeur nous a laissé de son voyage de 1777 est le plus ancien texte d'un témoin oculaire que nous possédions sur l'Imerina. l'auteur avait fait un précédent voyage dans l'Andrantsay en 1771.

(8) *Voyages de Mayeur*, rédaction de E. de Froberville.

(9) Rédaction de Dumaine : *tsène* pour *tsena* (marché), *Hove* pour *Hova*, *Mouzungaye* pour *Majunga*. Nous respectons l'orthographe de l'époque.

(10) Dumaine, en 1790, rencontra en Ankay, en montant sur Tananarive, des Arabes de Mascate (côte d'Oman, Arabie) et des Indiens de Bombay et de Surate (nord de Bombay). Ils vendaient soieries et corail.

numéraire, à l'exception de quelques morceaux d'argent falsifié que les Hoves donnent au poids en subdivisant la piastre comme on le verra plus loin. Les objets qui s'y trafiquent sont déjà connus ; ils consistent en boeufs vivants et viande fraîche et boucanée/moutons, riz, fer ou fonte, fer ouvragé, bois de construction, et, en cordes, raffia, soie écrue et filée, coton, noix de tanguin, écorces et indigo pour teintures, tourbe, oies, canards, poules, pigeons, sel marin de Mouzangaye, sel de bois (11), outils d'agriculture et ustensiles de ménage, poteries et pagnes de toute espèce, bijoux d'argent et de cuivre, corail, etc., toileries et soieries de Surate, étain, cuivre jaune, drap écarlate, borax, soudure, creusets, etc. Les marchands d'esclaves sont presque les seuls qui emploient les piastres que les Européens répandent chaque année à Madagascar ; et il est bon d'observer que d'environ cent vingt mille piastres que notre commerce y consomme annuellement, les Arabes en recueillent fort adroitement la plus grande partie pour le compte des Indiens. Le reste sert à la circulation, ou est converti par les gens du pays en bijouterie de mauvaise qualité, que les Arabes recueillent encore en échange de toileries, etc.."(12)

Fait intéressant, Mayeur souligne l'importance du trafic de bestiaux avec le pays sakalava. L'Imerina, à l'époque, comptait peu de boeufs et la demande en était forte. D'après le passage cité, les Sakalava venaient "traiter" jusqu'en Imerina, mais les Merina ne se rendaient pas dans l'Ouest. Rien ne manque dans l'énumération des objets échangés : les boeufs, moutons et volailles, les toiles et soieries, le sel, les métaux et les bijoux, le bois de construction et les produits de teinture..., enfin les esclaves et le tanguin (poison d'épreuve).

Dans ce texte, l'activité des Arabes, qui précèdent les traitants européens en Imerina est bien mise en évidence. C'étaient des concurrents sérieux, assez habiles pour retirer du pays la majorité des piastres que laissaient les traitants européens d'esclaves.

## II

### LE TRAFIC D'ESCLAVES : UN DES COMMERCES LES PLUS FRUCTUEUX SUR LES MARCHES

S'il est relativement facile de connaître avec exactitude, grâce à Mayeur et aux autres traitants, les marchandises objets de commerce et le volume des

---

(11) Sel de bois, *sirahazo* : potasse. On notera que ni l'un, ni l'autre texte ne parlent du commerce du maïs et du manioc sur les marchés. Ces cultures n'étaient pas encore introduites dans l'intérieur.

(12) *BAM*, 1913, vol. XII-I, p. 43-44.

échanges, il semble toutefois des renseignements qu<sup>u</sup> nous possédons, qu'on puisse conclure que l'organisation de marchés a été nécessitée à l'origine par la vente ou plutôt le rachat des esclaves, et qu'elle fut réglementée vraisemblablement par des Arabes, soit des trafiquants d'esclaves venus de la côte nord-ouest, soit -hypothèse moins sûre- des descendants d'Arabes installés dans le pays et qu'ils régentaient plus ou moins (13). Ce n'est que par la suite que les biens d'alimentation et de consommation courante auraient trouvé place sur les marchés. Ces marchés, en tout cas, existaient avant que les traitants européens ne pénétrèrent sur les Hautes Terres centrales.

C'est pourquoi le raccourci de H. Deschamps au sujet de l'apparition des marchés en Imerina est insuffisant, qui oppose seulement l'évolution normale des civilisations primitives passant d'une économie de subsistance à une économie mercantile : "Le temps des ancêtres, écrit-il, est celui de l'économie de subsistance. Chaque groupe familial produit tout ce qui lui est nécessaire... Pas de monnaie à l'origine, mais un simple échange de produits. Peu à peu ces échanges se développent et l'on voit apparaître, au Betsileo et surtout en Imerina, les premiers marchés réguliers. On trouve, apportés des villages voisins, des outils, du sel, du sucre, des coçons de vers à soie, de la viande, des patates, du riz, des *lamba*, des nattes, des bijoux, du bois à brûler.

Certaines marchandises, notamment les boeufs et le sel ont suscité depuis longtemps un commerce intérieur à longue distance. Dès le XVII<sup>e</sup> siècle, des Merina vont vendre au Boina des outils de fer et les *lamba* de soie et ramènent des boeuf et du raphia. Les Antalaotes remontent les rivières et poursuivent leur route comme colporteurs jusqu'au plateau et même jusqu'à la côte Est ; ils apportent les produits de l'extérieur : tissus, armes, perles, bijoux..." (14)

Dans cette longue énumération, l'auteur a publié à notre avis l'essentiel. Mais il parle plus loin dans le même chapitre, à propos de la présentation des groupes sociaux du temps de la civilisation des ancêtres, du fait que les esclaves, prisonniers de guerre, hommes libres déçus pour avoir commis des crimes ou descendants de parents de condition servile, peuvent être vendus au marché ou exportés (15).

Avant que les "traitants" ne s'aventurent sur les Hautes Terres centrales, les esclaves étaient la principale marchandise négociable. Ce trafic, en échange de boeufs ou de rafia, existait déjà au début du XVII<sup>e</sup> siècle, comme le confirme Luis

---

(13) Le village d'Ambohitrabiby où Ralambo prit femme (1630?) devrait selon certains son nom à un certain Iabib ; ce serait "le village d'Iabib".

(14) H. Deschamps, *Histoire de Madagascar*, 2<sup>e</sup> édition, 1972, p. 133.

(15) *Ibidem.* p. 40.

Mariano. Dès 1613, le jésuite portugais signalait en effet la vente, à Mazalagem nuova (dans la baie de Boëny), d'esclaves à peau claire amenés du royaume des Ouva (c'est la première mention européenne des *Ilova*). Ce trafic était entièrement entre les mains des Arabes. Il écrit : "Les habitants de Bueni sont des Maures ; ils parlent les deux langues de l'île, la langue bouque (malgache) et la langue de la côte de Malindi avec laquelle ils entretiennent des relations commerciales ainsi, du reste, qu'avec l'Arabie. On y fait surtout un grand commerce d'esclaves des deux sexes, surtout d'enfants que les Maures et principalement les Arabes, achètent en grand nombre pour les faire servir à des usages infâmes" (16).

Pieter Van den Broecke, lors d'une relâche aux Comores en 1614, avait également noté ce trafic d'esclaves entre Madagascar et l'Arabie, via Anjouan : "A l'époque des moussons, les Anjouanais vont à Madagascar dans leurs navires ou boutres, dont les bordages sont cousus avec du coiro (fils de bourre de noix de coco) et non pas cloués ; ils y achètent du riz, du millet, de l'ambre gris et des esclaves, qu'ils portent en Arabie, dans la mer Rouge pour les échanger contre des étoffes indiennes, des cotonnades et de l'amfion [opium]" (17).

Flacourt, qui n'avait point lu les oeuvres de Luis Mariano, mais était cependant informé des tentatives de colonisation portugaise à Madagascar, confirme, en 1658 : "Le pays (la côte nord-ouest) se nomme Andouvouche (*andovoka*, de *lovoka* : "baie") qui signifie baie. Ceux des îles Comores fréquentent avec des barques et y viennent acheter du riz, des pagnes de soye et des esclaves, et troquent de l'argent pour de l'or ainsi que j'ai appris" (18).

Flacourt ne dit pas de qui il tenait ces renseignements, certainement de quelque navigateur européen. A noter que les Sakalava ne fabriquent point de pagnes de soie, mais de raphia. S'il s'agissait vraiment de soie, cela indiquerait des liens commerciaux avec l'intérieur, le pays merina, ou même le pays betsileo, réputé pour la confection des *lambamena* mortuaires en soie grège indigène. Existait-il déjà des marchés d'esclaves à cette époque en Imerina ? On ne peut l'affirmer. C'est toutefois probable.

---

(16) COACM., T. II, p. 14. On est étonné de la distinction faite entre Maures et Arabes. Il semble que les Maures soient les commerçants musulmans, venus d'Afrique où ils s'étaient métissés de sang noir, tandis que les Arabes désignent ceux restés de sang pur. A l'époque, les Portugais n'employaient pas le terme d'Antalaotra, connu à Madagascar pour désigner les commerçants islamisés "venus de la mer" (Anta-laotra).

(17) Pieter Van den Broecke in COACM.

(18) Flacourt, *op. cit.*,

Nous avons un texte précis sur ce trafic d'esclaves révélé par Stephen Ellis (19). Il s'agit du récit d'un Anglais anonyme navigant sur un bateau portugais, venu à Masselage (20), c'est-à-dire dans la ville arabe déjà décrite par Luis Mariano et Paulo Rodriguez da Costa, 27 ans auparavant. Ce voyage est daté de mai-juin 1640.

4 juin. L'île Makamby... Aux dires des Portugais et des habitants, à l'est de Makamby se trouve le fleuve de Marapony où il y a un bon commerce avec des bateaux transportant des esclaves, des boeufs, des chèvres, des poulets, des peaux de veau et du sel beaucoup moins chers qu'à Masselage.

6 juin. [au fond de la baie de Bombetoka, côté ouest]. Je l'ai appris des habitants de Masselage, beaucoup de gens qui habitent plus loin en remontant l'estuaire avec un grand fleuve d'eau douce où les habitants de Masselage vont commercer tous les jours pour trouver du riz, des peaux de veau, des graucaneos (?), du sucre brut (21), des moutons, des chèvres, des poulets, des oranges, des citrons verts, du bois de santal et de l'ébène, et une caravane vient une fois l'an voir ces gens, pour faire le commerce des boeufs et des esclaves.

7 juin. Ile Iamgomy (22). Les habitants (de Masselage)... sont environ 6 000. Il y a un fleuve au sud de Masselage d'où ils commercent avec les gens de l'intérieur, appelés Hoves, achetant des boeufs, et des esclaves, ainsi que d'autres marchandises, qu'ils revendent aux Portugais à prix fixe... Donc si on avait directement accès à la rivière d'où ils tirent leur commerce avec un troc semblable au leur, tel que cuivre, perles de verre et autres commodités, les choses seraient très bon marché. A cette rivière viennent les Hoves avec leurs caravanes en mars et avril avec 10 000 têtes de bétail et 2 ou 3 000 esclaves. Les Portugais s'étaient entendus avec les gens de Masselage et avaient accepté de ne pas y aller, du moins c'est ce qu'ils nous ont fait croire..."

Ainsi, par trois fois, l'auteur décrit le commerce qui s'effectue avec les Merina, par le grand fleuve situé au fond de la baie de Bombetoka. La rivière de

---

(19) S. Ellis, "Un texte du XVII<sup>e</sup> siècle sur Madagascar", *Omalysy Anio*, n° 9, 1979.. I, p. 151-166.

(20) Ecrit Matthewlodge, Mattlodge, Mattalodge, Massagage, Massalagge par l'anonyme anglais.

(21) Il faudrait rectifier : "cannes à sucre", car les Malgaches de l'époque ne savaient pas extraire et raffiner le sucre ; et les premiers voyageurs s'en sont étonnés.

(22) Aujourd'hui Antsoherindava, "l'île longue", à l'entrée de la baie de Boëny. Pour Iamgomy, P. Verin pense à une mauvaise lecture de J(ean) Gomez, nom par laquelle elle est parfois désignée. P. Verin, *Les échelles anciennes du commerce sur les côtes nord de Madagascar*, 1975, I, p. 254, note 2. Le toponyme signifie plutôt "là où il y a des prunes" (I-angona).

Marapony n'est donc pas la Manjaray (aujourd'hui Mahavavy) comme l'ont identifié à tort Grandidier et nombre de géographes, mais la rivière de Marovoay. D'ailleurs, sur la carte dressée par le navigateur danois J. Holst vers 1738-1740, il est porté au fond de la baie de Bombetoka, à côté de la ville de Maravoy (Marovoay) où mène la rivière du même nom (23).

En 1640, il existait donc un trafic régulier d'esclaves entre l'Imerina et le Boëni, dont le marché semble avoir été Marovoay, ou un port fluvial situé à proximité (peut-être Ambato-Boëni). Le trafic s'effectuait en partie par voie d'eau, en partie par voie de terre, comme l'avait déjà noté en 1620 le P. Jean Gomez dans une lettre datée de Mazalagem, décrivant l'itinéraire suivi jusqu'au pays des Uva (24). Le P. Gomez signalait que le trafic avait été interrompu avec les gens de Masselage "depuis qu'une fois les gens de Uva qui sont très méchants, leur avaient pillé leurs marchandises et leur argent et tué un grand nombre des leurs" (25).

Le récit de l'anonyme anglais permet d'affirmer que le trafic avait repris de façon régulière puisque, chaque année, à la fin de la saison des pluies, il était amené à la côte 2 à 3 000 esclaves. La lecture de connaissements des navires portugais, hollandais, danois, anglais et français serait utile —s'ils pouvaient être retrouvés— pour apprécier les fluctuations de ce commerce. Par ailleurs bien des documents ont échappé aux recherches des Grandidier. Par exemple, cet extrait du *Mémoire de Parat* (1714) : "Le roi (de Boëni) reçoit fort bien les Européens et empêche que ses sujets ne leur fasse aucune insulte. Les Hollandais ont accoutumé d'y envoyer un bâtiment tous les ans, au moi de mai pour trafiquer des esclaves"(26).

Parat signale encore que les gens de l'intérieur, dénommés Belambo (Amboalambo) et Damboet (Tambohitra) paient tribut à Samanatte et lui apportent pour présents des pièces de soieries. Ceci confirme la continuation d'un trafic régulier entre Merina et Sakalava, conquérants de fraîche date du Boëni. En amenant leurs caravanes en mars-avril, les Merina respectaient les dates d'arrivée des bateaux européens qui entraient en avril-mai dans le canal de Mozambique, en fonction des vents dont ils étaient tributaires (27).

### III

#### LE MARCHE D'ALATSINAINA-BAZAHA (LUNDI DES "ETRANGERS")

---

(23) Voir une reproduction de la carte de Holst in J.-Cl. Hébert, "Les Français sur la côte ouest de Madagascar au temps de Ravahiny (1780-1912?)", *Omalv sy Anio*, n° 17-20, 1983-1984, p. 271.

(24) Nous nous proposons d'étudier ultérieurement cet itinéraire en collaboration avec P. Vérin.

(25) Information soulignée par P. Vérin, *op. cit.*, t. I, p. 268. Relevée dans *COACM*, II, p. 328.

(26) J.-Cl. Hébert, "Le mémoire de Parat (1714) et le problème des Amboalambo mangeurs de choux", *BAM*, 1982, p. 50.

(27) On peut citer, à titre d'exemples, le passage de bateaux en 1696, 1701, 1702, 1708, 1724.

Un des premiers marchés dont nous parle la tradition merina est celui du lundi (*Alatsinaina*) où apparemment s'opéraient les tractations commerciales entre Merina et Sakalava, (Majunga n'est pas mentionné dans ce récit. Sans doute la ville —qui fut fondée vers 1730 (28) n'existait-elle que de fraîche date). C'est à ce marché du lundi en tout cas qu'aurait été versé le prix de la rançon d'Andriamasinavalona, retenu prisonnier au Marovatana par son fils Andriantomponimerina (le "prince maître de l'Imerina") qui aurait régné entre 1715 et 1750.

Andriantomponimerina est, semble-t-il, le second roi merina assez teinté d'islamisme, ou en tout cas assez lié avec les commerçants arabes, pour avoir pu imposer à son peuple une coutume de provenance islamique : la coupe des cheveux en toupet (29). Les *Tantara* rapportent qu'obligation fut faite à tous les habitants du Marovatana de se plier à cette coutume. **Andriantompo-nimerina ordonna à tous les Marovatana de se faire un petit toupet (*sanga*), et ceux qui allaient à Ambohidratrimo sans le porter, il les vendait comme esclaves" (30).**

A notre avis, cette obligation n'était pas une simple fantaisie du roi d'Ambohidratrimo, cette touffe de cheveux marquait l'appartenance à la religion islamique : c'est le "toupet de Mahomet" par lequel Allah est censé emporter en Paradis les enfants ou adolescents morts. Mais la sanction était dure : les récalcitrants étaient condamnés à l'esclavage et vraisemblablement vendus, pour la plupart, aux Arabes de la côte. On sait en effet que les ports de Masselage (le "vieux" et le "nouveau") alimentaient un commerce d'esclaves à destination de l'Arabie via l'île d'Anjouan, à destination des Antilles et de l'Amérique via Le Cap.

Les Merina se plaignirent de cet état de choses à Andriamasinavalona, ce même roi qui avait partagé son royaume entre ses quatre descendants dont Andriantomponimerina, roi du Marovatana. Le père ne put faire fléchir son fils, dont les ressources étaient certainement alimentées par la traite, et c'est alors, qu'avec ses trois autres fils, il voulut attaquer le Marovatana.

A ce moment, Andriantombavo, prince du Vonizongo connu pour avoir approvisionné l'Imerina en poison d'ordalie et qui était de mèche avec son maître, imagina un subterfuge ; il fit croire aux conjurés qu'Andriantomponimerina était enterré. Les *Tantara*, pour faire plus vrai", racontent qu'un trou fut creusé à l'ouest du foyer (côté impur, réservé aux morts) et qu'Andriantomponimerina y descendit. Andriamasinavalona crut son fils mort, vint avec une délégation merina porteuse, en signe d'armistice, de hampes aux drapeaux blancs (des "cannes blanches" disent les *Tantara*). Mais, arrivé dans l'enceinte du palais, il fut fait prisonnier par trahison et retenu pendant sept ans.

(28) Elle figure déjà sur la carte du danois J. I. Iolst, en 1738, sous le nom de Madgonga.

(29) Précédemment, Andriamanelo avait imposé la circoncision.

(30) *Tantara*, Tome I, p. 310, traduction Tome I, p. 574.

Au bout de sept ans (ce chiffre est sans doute exagéré et signifie seulement qu'il s'agit d'une longue période) n'ayant pu obtenir de son prisonnier qu'il lui accorde enfin la souveraineté sur l'Imerina toute entière. Andriantomponimerina chargea son devin Lambokely, qualifié de "sacrificateur de poulets" par les *Tantara* (31), d'aller contacter le souverain des Sakalava, Andriamaheninarivo. Cette démarche paraît curieuse, Merina et Sakalava étaient des ennemis héréditaires, mais les rois merina avaient recours de temps à autre aux guerriers sakalava pour opérer une diversion dans leurs combats fratricides et, à l'occasion, s'en faisaient des alliés. Le roi du Marovatana, donc, voulait se faire aider des Sakalava pour attaquer de concert ses trois frères détenteurs de l'Imerina (mais l'histoire ne le précise pas). Or, Lambokely fut très mal reçu du roi du Boïna qui ne voulut pas s'associer à une telle infamie et fit dire au contraire à Andriantomponimerina que s'il ne libérait pas son père, c'est lui-même qui rougirait le Marovanana du sang de ses habitants, "... car Andriamasinavalona seul est rouge (détient la royauté) : nul ne tient une ombrelle au-dessus de lui chez les Merina".

De retour au Marovatana, Lambokely tint un *kabary* et c'est alors qu'Andriantomponimerina, revenu à de meilleurs sentiments, aurait consenti à libérer son père, non sans exiger toutefois une rançon de 7 000 piastres, somme assez fabuleuse, la valeur de 7 000 têtes de bétail peut-être(32). "Et les Merina payèrent, dit cette version des *Tantara* : ceux qui étaient sans argent devinrent esclaves des autres en vendant leurs enfants. Chez les époux qui n'avaient pas d'enfants, l'un fut vendu et l'autre resta à son domicile". L'opération, ainsi relatée, semble avoir été très profitable aux marchands d'esclaves, et sans doute à Andriantomponimerina qui en était le principal intermédiaire.

Le fait qui retient ici notre attention est que l'opération eut lieu à *Alatsinaina* et le texte précise que l'argent fut recueilli dans des "corbeilles de provenance étrangère" : mille piastres par corbeille (33). En l'occasion, des traitants auraient donc pu venir sur les Hautes Terres sans doute parce que le nombre d'esclaves à amener vers la côte valait le dérangement.

Où faut-il localiser le village d'*Alatsinaina* des étrangers ? Selon le texte des *Tantara*, le village devrait se trouver entre Antananarivo et Ambohidratrimo.

---

(31) Par cette expression, il semble bien qu'il faille entendre "exécuteur des hautes oeuvres", car c'est à des poulets qu'on donnait la bouchée empoisonnée au *tangena* pour décider de la vie ou du trépas des présumés coupables.

(32) Dans le *Code des 305 articles* —il est vrai bien postérieur— un boeuf vaut une piastre.

(33) Ceci a de quoi surprendre. Les Merina sont réputés habiles fabricants de corbeilles de vannerie. Qu'étaient donc ces corbeilles étrangères ? Cette question reste sans réponse ; on sait seulement que c'est à cause de ces sept corbeilles étrangères qu'*alatsinainy* fut appelé *Alatsinain-am-Bazaha*. (TTA, p. 312).

Mais, si la tradition situe bien un village de ce nom à cet endroit, il n'aurait été créé que par Andriamponimerina.

En fait, nous croyons que les choses se sont passées différemment. Andriantomponimerina n'avait que faire de garder son père prisonnier pendant sept ans. Il s'exposait ainsi aux attaques de ses frères tentant de lui faire recouvrer sa liberté. mieux valait le livrer tout de suite aux marchands d'esclaves. C'est ainsi qu'agissaient tous les rois dans les provinces côtières de l'île. Le profit immédiat était assez maigre, mais au moins le fils pouvait-il espérer être débarassé de son père à tout jamais. Andriamasinavalona a donc été vendu, très probablement, à des trafiquants qui l'ont emmené dans le royaume sakalava d'Andriamaheninarivo ; il serait resté dans sa geôle quelque temps enchaîné, dans l'attente d'un bateau arabe (ou plutôt européen) venu prendre livraison d'une cargaison d'esclaves. Mais Andriamasinavalona qui savait que ses trois autres fils chérissaient toujours leur père et qu'ils seraient prêts à verser une rançon, même élevée, pour sa libération, les fit prévenir de sa captivité au Boina et leur fit parvenir des propositions de rançon. Lambokely s'entremet, et l'affaire fut ainsi conclue pour sept corbeilles de piastres.

Cette hypothèse permet seule d'expliquer pourquoi le texte malgache parle de l'arrivée d'Andriamasinavalona "près de Boina" (la région de Boïna ou Bočny, arrière-pays de Majunga), là où le roi sakalava avait sa résidence près de Marovoay (34) ; et pourquoi le roi prisonnier était toujours accompagné de Lambokely : "A son arrivée près de Boina, Andriamasinavalona dit : "Arrête un peu la pirogue (35) Lambokely". Et Lambokely l'arrêta. Alors Andriamasinavalona maudit Andriantomponimerina (en ces termes) : "Toi, mon enfant, auquel j'ai fait du bien, tu m'as ainsi enchaîné et trompé, puisses-tu rencontrer ce qui t'étranglera et que ce soit bientôt".

Cette malédiction n'aurait été proférée qu'après le paiement de la rançon, près de Boina. Cet épisode peut être placé aux environs de 1741. P.H. Cheffaud (36) pense en effet que Andriamaheninarivo n'est autre que Andrianahevenarivo, fils de Tokaf (Toakafo), signalé à cette date dans le *Journal* du vaisseau hollandais *De Brack* (37).

---

(34) Le chef de traite du bateau hollandais *De Brack* a fait une description haute en couleurs de cette résidence royale, en 1741. Le roi s'appelait Maheyingerivo.

*Note de la rédaction* : En fait, il existe aussi à une dizaine de kilomètres à l'ouest d'Antananarivo, sur le trajet vers Ambohidratrimo, un village du nom de Boina et qui pourrait bien être le Boina en question ici.

(35) Les prisonniers descendaient l'Ikopa en pirogue. La voie terrestre était moins sûre, plus longue, plus fatigante.

(36) P.H. Cheffaud, "Notes sur la chronologie des rois de l'Imerina", *BAM*, t. XIX, 1936, p. 37-47.

(37) *COACM*, t. VI, p. 142 et *Ethnographie de Madagascar*, t. I, p. 170. Les Hollandais signalent que ce roi, fils d'Andriamboninarivo, de son vivant Toakafo, c'est-à-dire "eau

Le récit hollandais rapporte : "Avec Andrianahevenarivo, il faut se conduire avec beaucoup de prudence, car il exige qu'on lui rende de grands honneurs et son orgueil est tel qu'il se fait vénérer par ses sujets comme un dieu. Il a même voulu nous forcer à commettre ce sacrilège !...

"Il s'enquit seulement si nous achèterions bien mille esclaves, et comme nous lui faisions observer que notre navire n'était pas assez grand pour en contenir un aussi grand nombre, il répliqua qu'alors ce n'était pas la peine de trafiquer avec nous. "Aussitôt après votre départ, dit-il, je vais rendre visite aux Ambolammois pour les châtier ; or, pensez-vous que mes hommes tireront à sable ? Non, il leur faut de la poudre, il leur faut du plomb !" (38).

Il faut croire que ce roi sakalava était coutumier de ces expéditions punitives. Le prouverait bien sa réponse à Lambokely, menace de rougir le Marovatana avec le sang de ses habitants. Cela est tout à fait dans le style du personnage. C'est pourquoi nous pensons, malgré les incertitudes du P. Delivré (39) que l'identification proposée par Cheffaud peut être acceptée. Les menaces d'Andrianahevenarivo n'étaient donc pas de pure forme, et ses expéditions punitives ou intéressées pour se procurer des esclaves ont laissé un souvenir cuisant dans les récits merina, puisqu'il est le seul roi sakalava dont les *lovan-tsofina* merina ont gardé le souvenir avant 1800 (40).

Il existait donc, déjà vers 1741, au moins un marché qui portait le nom d'un des jours de la semaine, indice sûr de sa périodicité. Y eut-il d'autres marchés, permanent, situés aux frontières de l'Imerina ? Ceci est fort probable, mais il faut bien dire que les traditions, si elles ne sont pas, loin de là, muettes sur ce sujet, sont contradictoires. Une première tradition cite huit marchés à l'époque des guerres intestines (1700?-1741?) (41), tandis qu'une autre rapporte qu'à l'époque où les quatre frères se disputaient le pays, il n'y avait plus de marché et que cela engendra la grande disette dite *marovava* (litt. "bouche jaune") (42). Un autre texte nous apprend que Andriamasinavalona (1680-1730) avait tenté de créer un marché dans le Vakinisisaony (région traversée par la Sisaony) à Andrianjato, mais qu'il n'avait pas prospéré.

---

de vie de feu" (dont il était sans doute grand amateur), régnait depuis huit ans et s'adonnait au trafic d'esclaves. Les Hollandais notent qu'à l'époque de leur visite, ce roi sakalava désirait châtier les "Ambolammois" (Amboalambo).

(38) COACM, t. VI, p. 59.

(39) A. Delivré, *L'histoire des rois d'Imerina, Interprétation d'une tradition orale*, Paris, Klincksieck, 1974, p. 229-231.

(40) E. Ralaimihoatra, *Histoire de Madagascar*, Tananarive, Ed. de la Librairie de Madagascar, 1965-1966, p. 103.

(41) TTA, p. 854 et traduction, T. III, p. 246.

(42) TTA, p. 405 et traduction, T. II p. 736, 395 et 722.

Un autre marché devait exister dès 1700 ; c'est celui du sel, situé dans l'Imamo. Mayeur le cite dès 1777 et Parat note qu'entre la baie de Saint-Augustin et Tomalarive (nom du roi sakalava qui gouvernait le Menabe en 1708), il y avait "les deux plus belles salines qu'on ait jamais vues", et que les vaisseaux s'y ravitaillaient. S'il existait de telles salines, c'est qu'il y avait un marché intérieur important (43). Les *hain-teny* merina vantent d'ailleurs à la fois le miel qui vient de l'Est (la grande forêt) et le sel qui vient de l'Ouest. Les tractations se faisaient dans la zone frontière de l'Imamo.

Enfin, il existait aux confins de la forêt de l'Est et du pays bezanozano, à proximité de l'Ankay, un marché que la tradition ferait remonter aux premiers temps *vazimba*, c'est-à-dire au règne du plus célèbre des rois *vazimba* qui régnait à Ifanongoavana, Andrianamponga, le "prince au tambour" (1340-1360?). C'était le marché d'Amoronkay, dont l'adage nous rappelle qu'il avait lieu le mardi : "*Ny angady tsara lefy dia any talatan'Amoronkay*", "La bêche bien forgée provient de Talatan'Amoronkay". Au temps d'Andrianam-poinimerina, ce "marché de fers" était réputé.

Selon J. Raelina Andriambololona et Raelina Andriambololona, (44), on y fabriquait jadis, vraisemblablement, non seulement des outils agricoles, mais des sagaies. L'une et l'autre fabrication sont certes très anciennes et peuvent remonter à la période *vazimba*. Mais la création d'un marché est assurément beaucoup plus récente. La mention, dans l'adage, de la bêche au lieu de la sagaie, nous laisse même penser que cet aphorisme a du prendre naissance au temps d'Andrianam-poinimerina, lorsque le roi réclama à son peuple de lui remettre toutes les bêches usées pour en confectionner des neuves, mieux forgées.

#### IV LA PERIODICITE DES MARCHES

Les premiers marchés avaient une existence temporaire. Il était de coutume en effet, après un engagement militaire, que l'on rachetât les prisonniers tombés aux mains des ennemis. Des émissaires s'entendaient sur un lieu de rencontre et les familles venaient chercher les leurs, et les racheter, si elles pouvaient. Les emplacements où l'on procédait aux échanges étaient choisis à l'écart des villages, en des endroits dénudés pour déjouer toute embuscade. Les tractations s'opéraient le matin de préférence pour permettre à chacun de regagner son village avant la nuit et d'éviter un guet-apens tendu par un parti ennemi.

---

(43) J.C. Hébert, "Le Mémoire de Parat", *op. cit.*, p. 48-49, carte et notes

(44) "A propos du site d'Ifanongoavana ou le drame du déboisement à Madagascar", *BAM.*, t. 63/1-2, (1985-86), p. 75-91.

Les *Tantara ny Andriana* nous racontent un fait survenu vers 1793, au cours de la lutte entreprise par Andrianampoinimerina pour conquérir Tananarive. La ville encore indépendante avait été attaquée, alors que ses habitants étaient en proie à une épidémie de variole et elle fut conquise sans difficulté. Mais, juste retour des choses, l'épidémie se répandit dans les rangs des vainqueurs et les Merinatsimo (Merina du Sud) purent reprendre la ville. Alors, Andrianampoinimerina, qui se trouvait à Ambohimanga, revint et s'empara de nouveau d'Antananarivo (peut-être en 1794). L'année suivante, les Merinatsimo tentèrent de prendre leur revanche en profitant de l'absence du roi retourné à Ambohimanga pour y célébrer le *fandroana*, l'année nouvelle. Ils attaquèrent au moment où les soldats de la garnison et leurs familles se partageaient les bocufs de la fête, et firent un grand nombre de prisonniers, dont Ralesoka, soeur d'Andrianampoinimerina ; mais elle parvint à s'enfuir le soir venu. Pour racheter les prisonniers, "on organisa alors un marché à Morarano" (Alarobia, à l'ouest d'Amboniloha) disent les *Tantara* (45) qui précisent : "Le jour du marché, les hostilités étaient suspendues ; mais le reste du temps, on reprenait la lutte. pour indiquer le jour du marché, on allumait un feu à Amboniloha ("litt. "au-dessus des têtes"). les gens de chaque famille s'y rendaient ; chacun recherchait ses parents disparus et les rachetait ; puis lorsque le soleil commençait à franchir le seuil des maisons (après-midi), les gens rentraient sans attendre le soir, car ils craignaient d'être réduits en captivité s'ils se laissaient surprendre par la nuit".

Cette description nous fait bien comprendre le caractère essentiellement provisoire de ces marchés, réservés au rachat des captifs, alors que déjà à l'époque, d'autres marchés se tenaient à jours fixes.

Grandidier écrit de son côté : "Pendant ces guerres (vers 1793), lors de la reprise de Tananarive par les Manisotra au cours d'une épidémie de variole), ou plutôt escarmouches, il était de règle qu'il y eût tous les mercredis une suspension d'hostilités pendant laquelle les combattants des deux camps entraient en rapports les uns avec les autres afin de permettre aux parents de racheter sur le *tseña* ou marché hebdomadaire de ce jour, les prisonniers tombés au pouvoir de l'ennemi" (46).

Tout contribue donc à penser que les premiers marchés furent organisés dans le but essentiel de racheter des parents pris comme butin de guerre, avant qu'ils ne soient acheminés vers la côte pour être livrés aux traitants européens. C'était un

---

(45) *TTA*, 508 et traduction, T. III, 42 (éd. de 1958). Les Merinatsimo qui avaient attaqué de trois côtés à la fois emmenèrent un grand nombre de gens en esclavage. les partisans d'Andrianampoinimerina ne purent reprendre la ville (en 1796?) qu'après un siège de trois mois

(46) Grandidier, *Histoire de Madagascar*, vol. 5, p. 91. Ce marché du mercredi est vraisemblablement celui d'Ambohiborimanga que signale Lebel en 1802.

devoir pour le clan d'éviter à un parent cet exil honteux, et à défaut d'échanges de prisonniers, ce qui n'était pas toujours aisé, la rançon se payait en espèces.

Le butin pris à l'ennemi comportait aussi des biens matériels : animaux domestiques (boeufs ou moutons), bijoux, mobilier, tissus... Les propriétaires devaient s'efforcer de récupérer leur avoir ; et c'est ainsi vraisemblablement qu'apparurent sur les marchés, à côté des esclaves, les biens de consommation qui à la fin du XVIIIème siècle devaient par leur profusion faire l'étonnement des premiers Européens arrivés en Imerina.

Un fait capital, peut-être pas assez souligné, est effectivement que tous les toponymes portant des noms de jours de marché étaient à l'époque situés loin à l'écart des villages. Dans une économie de marché, cette situation serait aberrante. Elle s'explique au contraire dans un contexte de guerre, lorsque des partis rivaux se méfient l'un de l'autre tout en voulant négocier l'échange de prisonniers et le rachat des morts au combat, imposé par la piété filiale.

Nous croyons donc que les lieux de marchés ont d'abord servi à l'échange de captifs avant d'attirer les commerçants, dont l'histoire nous apprend d'ailleurs qu'ils étaient toujours sur leurs gardes, redoutant les guet-apens (47).

#### 1.- EN IMERINA

L'existence d'autres marchés au milieu du siècle est infiniment probable. La tradition est en ce sens et, surtout, Mayeur en confirme l'existence en 1777. Ces marchés portaient généralement l'appellation du jour de la semaine où ils étaient tenus, comme l'expriment clairement les *Tantara* :

"Autrefois, il y avait des marchés désignés par le terme de *fihaonana* (rencontre), et destinés à l'expédition des captifs ainsi qu'à la vente des fusils et de la poudre, ce qui les avait fait désigner par le terme de *fihaonana* (48). Même si des opérations guerrières étaient en cours, il avait été convenu de part et d'autre, qu'on pourrait faire des achats sur les marchés. On avait donné à ces marchés les noms de dimanche, lundi, mardi, mercredi, etc. et des autres jours de la semaine, d'après le jour où il avait été convenu qu'on se rencontrerait. Au nord d'Ambohidratrimo, se tenait le marché d'Alahady où se rencontraient des gens venus de tous les points cardinaux. A Ambohimirimo, il y avait le marché d'Asabotsy-Ambohimirimo, d'où

---

(47) Il en était encore ainsi lorsque Andrianampoinimerina voulut créer le marché d'Alakamisy, près d'Ambohimanga. A la demande de Rabefiraisana, il dut le rapprocher du village, pourqu'il en soit "visible", bien qu'encre assez éloigné, afin que femmes et enfants n'aient pas peur de s'y rendre. *et traduction T. III, p. 251, note 3.*

(48) Le P. Malzac traduit *fihaonana* par "rencontre, embranchement des chemins, l'aboutissant, le point central, le point de jonction". Le sens est donc celui de "carrefour", mais il est étonnant que Malzac ne signale pas l'ancienne acception de "marché".

l'on faisait des envois dans la direction de l'Ouest. Alatsinainy-Ambazaha était le lieu de rencontre des Zanamihoatra, et Anosizato celui de la population de Tananarive. Alarobia-Amboanjobe était le marché des Famailahy et des Manisotra, d'où ces deux groupes de population, ainsi que les gens d'Alasora, expédiaient le butin qu'ils avaient pris ; Talata-Andramasy était aussi un marché ; Alakamisy-Antanamalaza était le marché des Vakiniadiana et des gens d'Alasora. Talatan'Ivolonondry celui des Mandiavato et des Tsimahafotsy ; Anjomà-Analaoa celui de toute la population du Nord et de celle qui vient de l'Est. C'étaient là les marchés intérieurs de l'Imerina, à l'époque des guerres intestines" (49).

On peut résumer ces indications en un tableau d'ensemble

Les marchés merina au temps des "guerres intestines"

Dimanche	Alahady, au nord d'Ambohidratrimo (on y vient de tous côtés)
Lundi	Alatsinainy-Ambazaha, chez les Zanamihoatra (un des plus anciens connu)
-.-	Anosizato (pour les gens de Tananarive)
Mardi	Talata-Andramasy (pour les Vakiniadiana et les gens d'Alasora)
-.-	Talata-Ivolonondry (pour les Mandiavato et les Tsimahafotsy)
Mercredi	Alarobia-Amboanjobe (pour les Famailahy, les Manisotra, les gens d'Alasora)
Jeudi	Alakamisy-Antanamalaza. Vakiniadiana et Alasora
Vendredi	Anjomà-Analaoa, au nord-est (pour les gens du Nord et de l'Est)
Samedi	Asabotsy-Ambohimirimo ( <i>famarinana</i> ) (pour les ventes d'esclaves avec l'Ouest.

Toutefois, cette tradition mérite d'être accueillie avec circonspection car dans les pages qui suivent il est rapporté que nombre d'entre eux auraient été créés par Andrianampoinimerina. Citons cet exemple qui démontre combien il faut se défier des traditions orales. A la rubrique *Marchés institués chez les Ambodirano*, on lit dans les *Tantara* : (50)

"Andrianampoinimerina fit encore venir Andriambahiny et les Andriamasinaivalona et leur dit : "En quels endroits voulez-vous créer des marchés ?". Ils répondirent : "Soyez saint, ô Andrianampoinimerina ; mais nous pensons à Alatsinainy-am-bazaha ; car il y a là des Zanak'antitra qui savent tisser des *lambamena* : faisons-en donc l'endroit où nous achèterons nos *lambamena*, le peuple et nous, car ils sont là de bonne qualité". "Faites, répondit Andrianampoinimerina".

(49) TTA., p. 854 et traduction, T. III. p. 246.

(50) TTA., p. 864 et traduction, T. III. p. 263.

Or le marché d'Alatsinainy-Ambazaha existait déjà aux temps des guerres intestines. L'innovation d'Andrianampoinimerina n'aurait donc consisté qu'à substituer un marché de *lambamena* à un marché d'esclaves qui aurait périclité.

Il est donc primordial de savoir que dans la deuxième moitié du XVIIIème siècle, les renseignements sur la périodicité des marchés sont confirmés par Mayeur, dont les récits de voyage dans l'intérieur sont la seule source contemporaine des faits avant l'avènement d'Andrianampoinimerina. Ce grand voyageur qui parlait parfaitement le malgache, était particulièrement informé des lieux où s'opéraient les tractations commerciales ; or, il cite plusieurs marchés réguliers, situés à l'écart des villages.

Décrivant la province d'Hancove (Ankova) sous la dépendance du prince Andrianamboatsimarofy, en 1777, à moins d'un jour de marche de la capitale, Mayeur fut très étonné de rencontrer, en venant du sud-ouest, un marché où l'affluence était considérable. "Le 1er septembre 1777 nous fîmes la route du nord-est pour gagner le village de Tandzoubatou (Tanjombato) et nous couchâmes. Avant d'y entrer nous eûmes à traverser un vaste emplacement où on tenait un marché. J'avais oui parler à mes marmites de ces espèces de foires qui se tenaient à certains jours fixes de la semaine dans tel ou tel village. Je ne pus douter de la vérité de ce fait.

Je vis en vente tout ce que le pays peut produire : des esclaves, des boeufs, des moutons, des cabris, des oies, des poules, des canards, du coton, de la soie de toutes les façons, brute, en coques (cocons) par sacs, filée, teinte en rouge et en bleu (les deux seules couleurs que ces gens connaissent) ; les boeufs y étaient en très petite quantité parce que les pâturages sont rares dans la province. L'affluence était prodigieuse..." .

Le 14 septembre 1777 était un samedi, il s'agissait donc d'un marché de Sabotsy. Un peu plus loin, il signale que le samedi est un jour consacré au marché de la capitale. Il énumère tous les marchés de la semaine (rédaction de Froberville) (51) : "Il y a un marché public établi par le roi actuel dans chaque province à différents jours de la semaine. Le samedi est affecté à celui de la capitale.

"Le dimanche est affecté au marché public qui se tient chez les Maroumaines (Maromena), principauté qui est l'apanage de la mère du roi".

"Le lundi, il y en a un chez les Zafibazaha [Zafimbazaha], principauté qui est l'apanage d'un parent du roi"

"Le mardi chez les Magnissoutres [Manisôtra], principauté qui est l'apanage du roi. Comme elle est considérable, elle a un autre marché le

---

(51) "Voyage dans le Sud (1777)", *BAM*, vol. XII-I, 1913, p. 162-163.

samedi. Celui du mardi se tient à Enbounzoube [Amboanjobe], celui du samedi à Enboudzouk [Ambohijoky].

"Le mercredi chez les Enbouibouri mangas [Ambohibori-manga].

"Le jeudi chez les Entatsimoudiranous [Antatsimondrano], principauté qui est l'apanage du grand-oncle maternel du roi".

"Le vendredi chez les Enanboudranous [Antambondrano], principauté qui est l'apanage d'un grand oncle du roi, côté paternel.

"Il y en a un second le vendredi chez les Entaismammous [Anta-Imamo] mais il est presque exclusivement affecté à la vente du sel qu'on y apporte de la côte de l'Ouest. Ce sont les Entéaménabais [Anta-Menabel], peuple habitant le Prancel qui font ce commerce. Ils y joignent quelques boeufs et du raffiat en feuilles. Le sel est hors de prix à cette foire ; mais comme ces gens sont très brutes, les naturels d'Hancove savent s'en dédommager, et les paient en argent allié à deux tiers d'étain, que les vendeurs reçoivent comme de l'argent de bon aloi.

"L'affluence des nationaux et des étrangers est prodigieuse dans ces marchés. On y voit des individus de toutes les principautés et de tous les pays qui s'y rendent pour vendre et acheter. Le commerce le plus considérable qui s'y fasse est celui des esclaves. Les deux tiers de ceux qui sont vendus à la côte de l'Est en proviennent, sans compter ceux qu'ils font passer dans l'Ouest ou qu'ils vendent aux Séclaves, qui vont quelquefois en traiter jusque chez eux avec des troupeaux de cinq à six cents boeufs".

A son deuxième voyage en Imerina en 1785, Mayeur prit de nouvelles notes, rédigées ainsi par Dumaine (52) : "Les *tsènes* ou marchés publics se tiennent journellement et sans interruption dans différents cantons du royaume. Dans les temps froids, le peuple s'y rassemble vers les dix heures du matin et beaucoup plus tôt dans la saison chaude. Ces marchés se terminent à trois ou quatre heures de l'après-midi, selon la distance où ils sont des villages (53). Lorsque les souverains ont des ordres à donner au peuple, ils les font transmettre par des agents qu'ils établissent en outre pour le maintien du bon ordre et de la police.

Le dimanche, le *Tsène* se tient à Etaffe [Ilafy], canton situé dans la principauté du chef Dianzaffé [Andrianjafy].

"Le lundi à Antsa-adnita [Antsahadinta] sur le territoire du prince Simaroufe

"Le mardi à Amboui-bola [Ambohibola], chez Dianampouine [Andrianampoinimerina]

---

(52) "Voyage au pays d'Ancove (1785)", *BAM*, vol. XII-2, 1913, p. 42-43.

(53) C'est nous qui soulignons. Confirmation que les marchés se tenaient loin à l'écart des villages.

"Le mercredi à Amboui bouri manga [Ambohiboromanga] dans l'Est, près des frontières,

"Le jeudi à Tanane malaza [Antanamalaza], chez Diamatoui [Andriamatoy], frère de Simarouffe [Andrianamboatsimarofy].

"Le vendredi à Amboulounahondre [Ambolonaondry] chez Dianampouine.

"Le samedi à Tanane arivou [(An)tananarivo], ville capitale de Simarouffe.

"Il y a encore d'autres marchés publics établis chez les Antès mammous [Anta-Imamo], frontière d'Hancove : on ne connaît pas d'autres institutions semblables dans tout le reste de Madagascar".

La formule finale doit particulièrement retenir l'attention. Cette institution de marchés hebdomadaires n'existait pas ailleurs. Mayeur termine en philosophant sur cette institution admirable qui lui rappelle sa patrie la France (qu'il avait pourtant quitté à l'âge de deux ans (54). Il se reprend aussitôt pour déplorer la fréquence des vols : "C'est ordinairement à la sortie des marchés éloignés des villes que les voleurs se cachent dans les bois pour surprendre et enlever les Hoves qui s'en retournent chez eux ; surtout lorsqu'ils croient pouvoir le faire sans risque ; ces incursions ne sont si fréquentes que parce qu'elles restent impunies"

Il n'est pas question ici de vol de marchandises, mais bien du vol des personnes évidemment, revendus sur un autre marché éloigné, à des traitants *antalaotra* ou européens.

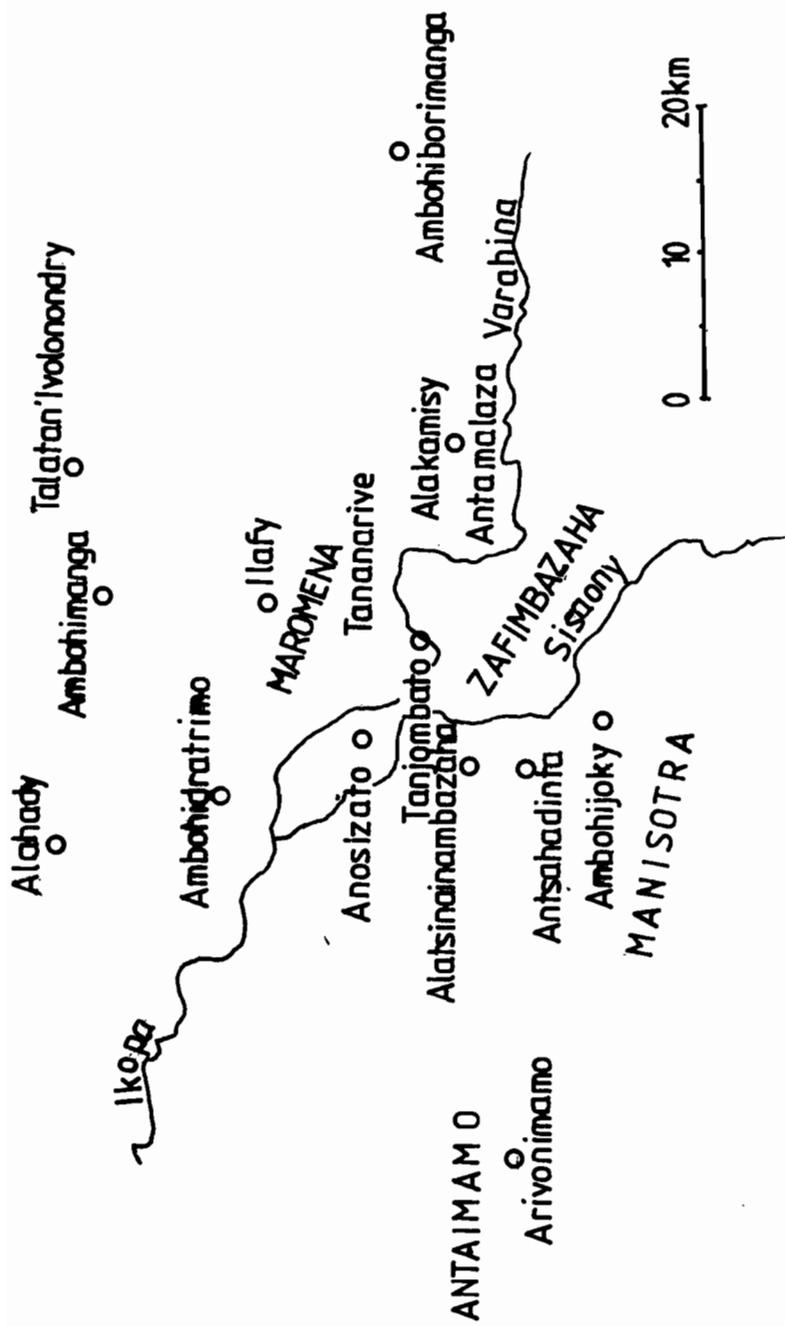
On pourrait s'étonner de ne pas retrouver la mention du marché de Tanjombato, marché du samedi destiné aux gens de la capitale. A la vérité, l'explication est aisée à fournir : il s'agit du marché de Tananarive tenu à l'écart de la capitale, sur la marche frontière du territoire des Manisotra (voir figure).

Confirmation de ces vues nous est apportée par Mayeur lui-même, dans *Le récit du second voyage (1785)*, écrit par Dufourne lorsqu'il nous apprend que ne se sentant pas en sécurité avec ses marchandises de traite auprès de Andrianainboatsimarofy qui était en guerre avec le roi d'Alasora, il résolut les mettre en sûreté à Tanézoubatou [Tanjombato] :

---

(54) "L'imagination sans être exaltée promène des idées agréables sur les rapports des *tsènes*, parce qu'ils sont infiniment intéressants par la multitude de ceux que s'y rendent et la variété des objets qu'on y trouve. D'un autre côté l'époque fixe d'un rendez-vous public dans des lieux commodes et permanents, où chacun peut selon ses moyens satisfaire son goût et ses besoins, a quelque chose d'analogue avec les foires établies en différentes provinces de France ; et j'avoue que lorsque le voyageur Européen découvre dans un pays habité par des noirs des objets qui coucourent à lui rappeler sa patrie au milieu des dangers d'une condition errante, il est bien naturel que son âme soit frappée d'admiration".





LES MARCHÉS EN IMERINA SELON MAYEUR

"L'état des affaires de Simarouve (Anamboatsimarofy) en guerre avec les voisins de sa capitale, et prêt à en venir aux mains, n'offrant pas assez de sécurité à M. Mayeur qui avait apporté avec lui tous ses effets de traite pour rester plus longtemps au village de Vatoumena (Vatomena, où l'avait convié le roi), il résolut de partir sans délai, et d'aller s'établir avec toutes es marchandises à Tanézoubatou ; ce qu'il fit en effet le lendemain (5 septembre) après être convenu avec Simaroufe qu'il irait tous les jours passer quelques heures avec lui dans son camp" (55).

Ainsi Mayeur avait ses marchandises à pied d'oeuvre pour le marché du samedi ; c'est la preuve également que les emplacements des marchés bénéficiaient d'une certaine garantie d'inviolabilité. Toutefois, prudent, Mayeur n'abandonnait ses marchandises que quelques heures durant la journée, et sans doute sous bonne garde.

Les renseignements donnés à huit ans d'intervalle permettent d'établir un tableau synoptique :

Marchés en 1777			Marchés en 1785	
		apanage		apanage
Dimanche	Maromena	mère du roi	Ilafy	chez Andriianjafy
Lundi	Zafimbazaha	parent du roi	Antahadinta	chez Tsimarofy
Mardi	Manisotra	roi	Ambohibola	chez Andrianampoinimerina
Mercredi	Ambohiborimanga		(?)	Ambohiborimanga à la frontière de l'Est
Jeudi	Antatsimondrano	grand-oncle maternel	(An)tanamalaza	chez (An)driamatoy
Vendredi	Antambodirano	grand-oncle paternel	Ambolonaondry	chez Andrianampoinimerina
Samedi	Manisotra	roi	Tananarive	chez Tsimarofy
"-	Anta-Imamo	(marché du sel)		( <i>id.</i> vraisemblablement)

Mayeur, lors de son premier voyage, n'avait indiqué que les jours des marchés et les "principautés". La rédaction de Dumaine, après le second, précise le nom des villages où se tenaient ces marchés. Certaines correspondances peuvent ainsi être établies. Nous observons une constance certaine. Mais on discerne également la prépondérance naissante d'Andrianampoinimerina sur son rival

(55) BAM, vol. XII-2, 1913, p. 31.

Andrianamboatsimarofy. Ce dernier ne dispose plus que d'un marché chez les Manisotra ; c'est celui du samedi, à Antananarivo ; le second n'existe plus, détrôné par un marché créé par Andrianampoinimerina à Ambohibola, le mardi.

Par contre, en 1785, l'oncle d'Andrianampoinimerina, Andrianjafy et le frère d'Andriaamboatsimarofy, Andriamatoy, tiennent encore chacun une petite principauté avec marchés, le dimanche pour le premier, et le jeudi pour le second. Bientôt (l'année suivante ?), Andrianampoinimerina vaincra son oncle Andrianjafy et avec lui disparaîtra le marché du dimanche.

Si on compare les informations des *Tantara* avec celles de Mayeur, on a les concordances suivantes :

Lundi : Zafimbazaha (1777). Mais serait-ce le marché d'Alatsinainy-Ambazaha ? Les Zafimbazaha peuplaient le sud-est de Tananarive, alors que le marché était situé au nord-est. La concordance fait défaut, à moins que les Zafimbazaha aient émigré.

Jeudi : Antanamalaza (1785) ; Alakamisy-Antanamalaza. La coïncidence est ici parfaite.

Samedi : Anta-Imamo (1777) : Asabotsy-Ambohimirimo (?).

Quant au marché d'Ambolonaondry (1785), il est passé du vendredi au lundi (et par la suite au mardi, puisque tel est le toponyme actuel : *Talata*).

Il faut ajouter d'après les *Tantara* quatre marchés non signalés par Mayeur :

- Alahady, au nord d'Ambohidratrimo, marché réputé pour ses marmites et son coton.
- Talata - Andramasy, dans le Vakinisisaony.
- Alarobia - Amboanjobe. Ce dernier toponyme signifie littéralement "où il y a beaucoup de colons". C'était un marché des Zafimbazaha.
- Anjoma - Analaroa, au nord-est, marché des Manendianativilo et des Sihanaka.
- Anosizato (le lundi ?), marché de Tananarive.

L'absence de mention dans les récits de Mayeur des marchés situés au nord et au nord-est s'explique par le fait qu'il est arrivé en Imerina par le sud (1777), puis par l'est (1785), et qu'il a été reçu par Andrianamboatsimarofy qui n'avait pas sous son autorité les régions nord et nord-est où se trouvaient des princes rebelles. Quant au marché d'Anosizato, il semble qu'il n'ait été créé par Andrianamboatsimarofy qu'après qu'il eût perdu sa capitale, Antananarivo (1796).

Les renseignements fournis ne sont donc pas fondamentalement contradictoires et les *Tantara* viennent combler une lacune des informations restreintes de Mayeur.

Dans son *Histoire de la géographie de Madagascar* (56), Grandidier a réperé à son tour les sites géographiques de ces marchés. "Le marché du lundi se tenait sur un sommet entre l'Andromba et la Sisaony, près d'Antsahadinta ; celui du mercredi auprès d'une montagne dénommée Ambohiborimanga, à 1 600 mètres d'altitude, entre les deux branches de l'Anjozoro, affluent nord du Varahina ; celui du jeudi à 800 mètres à l'ouest d'Antanamalaza (le "village renommé") (57), où résidait en 1777 le frère aîné d'Andrianamboatsimarofy, roi de Tananarive ; ce marché avait déjà pris l'appellation du jour de rencontre, Alakamisy (jeudi).

Citons encore le marché de Talata (mardi) qui se tenait à 4,700 km au nord-est d'Ambohidrabiby, le village où est enterré Ralambo. Enfin un autre marché d'Alatsinainy (lundi) se tenait à 1,5 km d'Imerimandroso".

Grandidier qui parle de la suspension des hostilités "tous les mercredis" a pris ces renseignements dans les rapports des traitants, peut-être dans une lettre qu'adressait Lebel (58), au retour de son premier voyage dans l'intérieur en pays merina, au général Magallon, le 30 Floréal an X (20 mai 1802). Selon Lebel, ces marchés se tenaient "dans la plaine tous les mercredis de chaque semaine" (que ces peuples comptent suivant l'ancien calendrier). Lebel précise qu'on y vend "des boeufs, des toiles de coton, et d'étoffe de soie fabriquées dans le pays, de la poterie, des ouvrages en fer et en orfèvrerie ; de la soie et du coton écriu, du raisin, etc" (59). Selon un autre traitant, Lassalle, qui accompagna Lebel sur les Hautes Terres en 1803, lors de son second voyage en Imerina, "le peuple industriel" (de l'Imerina) a des marchés réglés. Les jours où il n'y en a pas sont les vendredis et le dimanche" (60). Ceci, qui ne correspond pas à l'énumération de Mayeur, était donc une innovation, due certainement au grand conquérant qui avait vaincu ses rivaux.

La suppression du marché du dimanche doit trouver explication dans le fait qu'Andrianampoinimerina avait réduit à sa merci son oncle Andrianjafy, roi d'Ilfafy, vers 1786. Sans doute, par mesure de représailles, interdit-il le marché qui

---

(56) *Histoire de Madagascar*, vol. V, p. 91.

(57) C'était, dit Mayeur, une grande ville à 2,5 km au nord du Varahina.

(58) Archives Decaen à Caen, Cl (101), folio 183.

(59) J.C. Hébert, "Les tribulations de Lebel.", *Omalysy Anio*, n° 10, 1979/2. Il est très vraisemblable que Lebel a fréquenté le marché d'Ambohiborimanga. Mais il ne se rendit pas à Tananarive, solidement tenu par Andrianampoinimerina. Lebel est passé au sud, dans les Etats de son rival Ramaromanompo, fils d'Andrianamboatsimarofy, avant de se rendre en Andrantsay et en Imamo.

(60) J.C. Hébert, "Notes... du traitant Jacques de La Salle", *Omalysy Anio*, n° 11, 1980-1, p. 155 et 132.

se tenait régulièrement le dimanche à Ilafy. Pour la suppression du marché du vendredi à Ambolonaondry, la même raison ne peut être invoquée puisque ce village dépendait d'Andrianampoinimerina lui-même. On peut alors supposer que les trajets commerciaux s'étaient déplacés et que le marché d'Antananarivo qui lui faisait concurrence avait obligé de choisir un autre jour de la semaine (le mardi) ; on peut aussi croire à une influence musulmane, le vendredi étant le jour religieux par excellence. On sait en effet que les premiers Antaimoro islamisés gagnèrent les Hautes Terres vers 1802-1803 et leur influence à la cour du roi paraît avoir été grande (usage de l'écriture arabe en particulier). La première raison semble cependant plus valable.

La même information sur l'absence de marché les vendredi et dimanche, sans doute empruntée à La Salle, est reprise par A. d'Unienville, dans sa description de l'Imerina (61) : **"Chez les Ovas, chaque individu paie au roi une capitation annuelle de la valeur de douze sous de France. Nul ne doit tuer un boeuf sans en porter le derrière, du poids d'environ 50 livres, au roi ou à son représentant.**

**"Il y a par semaine cinq marchés réglés, où l'on vend du boeuf, du sel, de l'ail, des vivres, des outils, des étoffes, des bijoux, etc... Tout s'y pèse ou s'y mesure, hors les boeufs et autres animaux".**

Il n'est pas sans intérêt de connaître les jours de marché les plus usités. Les documents anciens font défaut à cet égard, mais l'*Index toponymique de l'Imerina*, publié par le Musée d'Art et d'Archéologie de l'Université de Madagascar permet de fixer un ordre de proportions qui paraît valable pour les périodes antérieures, puisque la toponymie est réputée à juste titre conservatrice.

#### Toponyme des marchés de l'Imerina

- 7 Alatsinainy (lundi) dont Alatsinainin'Ambanimaso (litt. "sous les yeux" et Alatsinainikely ("le petit"), les autres toponymes n'ayant pas de qualificatif.
- 16 Talata (mardi) dont Talata Angavo, Talata Atsindreta, Talatadodona, deux Talatakely, Talatamandroso, Talatatsimadilo et Talatavolonondry.
- 11 Alarobia (mercredi) dont un Alarobia Andraintsivalana
- 12 Alakamisy (jeudi)
- aucun Zoma (vendredi), mais le marché du Zoma qui devait plus tard s'instaurer à Tananarive est bien connu, encore qu'il soit devenu quotidien.
- 18 Sabotsy (samedi) dont un Sabotsy-Mangarivotra

---

(61) Baron d'Unienville, *Essai sur Madagascar : Moeurs, coutumes, usages, lois, etc...* (1816-1817) dans *Statistique de l'île Maurice*, 1938, t. III.

- un seul Alahady (dimanche) (62).

L'absence de marché le vendredi (à l'exception de celui de la capitale) est remarquable. Si on doit renoncer à voir dans cette interdiction une influence musulmane, le vendredi étant réservé à la prière, il faut en rechercher la raison dans le fait que le vendredi, dit aussi *andromena* (jour rouge), était un jour royal, et qu'aucun marché ne devait concurrencer celui de la capitale.

Cette règle, qui semble avoir été suivie aux environs de 1800, eut malgré tout un destin éphémère. J. Dez observe que, d'après les *Tantara*, le jour de tenue des marchés sous le règne d'Andrianampoinimerina est indiqué pour 43 marchés, la plupart créés après 1800. Or, selon son décompte, vraisemblablement tiré de l'*Index des Tantaran'ny Andriana eto Madagascar* par Elie Vernier (63), il y avait 6 marchés le lundi, 5 le mardi, 5 le mercredi, 9 le jeudi, 6 le vendredi, 8 le samedi et 4 le dimanche. Les marchés du dimanche ne furent supprimés qu'après la conversion de la reine au christianisme.

Hugon, venu à Tananarive en 1808, est moins précis que ses prédécesseurs : "Les bazards ou marchés sont aussi pratiqué (sic) presque tous les jours dans cette capitale et par toute cette province, changeant de place tous les jours, tel jour à tel endroit. Ils vendent de tout comme les Européens de ce qui convient à la vie : comme plantes végétales, viande de boucherie, toiles, esclaves, etc..." (64)

Par contre, il décrit à la date du 6 mai 1808, sur le chemin de Tananarive à la côte, un marché chez les Zafimamy : "... à midi ai pris sur le nord pour me rendre dans un petit village des Zafi-mames. A 1 heure y suis arrivé..., tous les gens de ce village étaient au marché, y ayant porté du bois ou du charbon ou autre objet. Ai vu les ovas et les gens dont je parle sur une hauteur en savanne faisant ensemble leurs échanges.? A 4 heures les habitants de ce village sont arrivés, chacun portant du riz, des vollailles, de la viande de boeuf, du manioc cuit, des patates, etc..." (65)

---

(62) La prohibition des marchés de dimanche est-elle un vestige de la malédiction frappant Andrianjafy . En tout cas, la défense faite de tenir des marchés le vendredi et le dimanche explique que le samedi soit le jour favori.

(63) Index publié par le Museum national d'histoire naturelle, Institut d'Ethnologie, Musée de l'Homme, Paris, 1978.

(64) *Journal de Voyage* de Hugon, Mss. conservé au British Museum, p. 36.

(65) J.C. Hébert, "Un traitant de Madagascar : Barthélémy Hugon", *op. cit.*, pp. 115-135. A la page 19, Hugon écrit : "Ces pauvres habitants ont le nom de Zafi-mamé (ou homme doux). Cette peuplade est d'une douzaine de petits villages balisant toujours la rive de l'Ouest de cette petite forêt. Ils ne plantent jamais de riz, ni même aucune autre espèce de nourriture végétale, quoique pourtant habitant un sol très beau et bon, et disant pour leurs meilleures raisons que leurs ancêtres ne cultivaient rien. Ces gens se nourrissent de bois et de charbon (c'est-à-dire qu'ils sont tous bûcherons et charbonniers). Les uns font des planches, des madriers les autres des solives, des bois écaris, enfin de tout ce qu'il convient pour bâtir des

Cette observation a été prise sur le vif. C'était ici un marché frontière. Les Zafimamy, habitant à l'orée de la forêt, qui fournissait leur unique ressource, le bois et le miel, venaient échanger avec les Merina des produits de consommation courante.

## 2.- EN PAYS BETSILEO

Les mêmes appellations suivant les jours de la semaine se retrouvent en pays betsileo. Le P. Dubois en sa monumentale *Monographie des Betsileo* écrit : "Beaucoup de noms de pays sont dus aux marchés qui s'y tenaient : les *talata* sont des marchés du mardi, les *alatsinaïny*, du lundi, les *alarobia*, du mercredi, etc... L'installation des anciens marchés était des plus simples. Ils commencèrent même dans l'isolement et ce n'est que plus tard que des cases se groupèrent autour de l'emplacement pour donner naissance à des villages.

Sur un *tampona*, petit plateau facile d'accès et suffisamment central par rapport aux hameaux de la contrée, on déterminait un emplacement assez vaste que l'on entourait d'un simple petit mur de mottes de terre superposés. Pour y accéder un très modeste sentier. Les abris, quand il y en avait, étaient bâtis de quelques pieux surmontés d'un toit d'herbages. Au jour désigné, la foule s'amassait dans cet enclos" (66).

Il poursuit, sans parler il est vrai de la traite des esclaves bien que les détails donnés paraissent pour partie se référer à la première période d'organisation des marchés : "On y voyait surtout les grandes personnes : les femmes s'y rendaient plutôt dans la matinée, mais elles quittaient vers le milieu du jour, car le marché aurait pu se terminer pour elles par des violences. Excités par des libations de rhum, par des rencontres, des gens envahissaient l'emplacement dans la soirée. A trois ou quatre d'abord, ils étaient bientôt suivis de toute une bande et c'étaient alors de véritables attaques de brigands. On se livrait à une espèce de lutte appelée *gidana* (67) pour s'emparer des victuailles restantes, cela devenait une vraie bachannale de quelques furieux, portant large ceinture, et *lamba* léger (*asalampiny*) où se cachait un bâton assez court. Souvent ainsi l'excitation de la journée dégenerait en bousculades et même en agression brutales".

---

maisons, et font aussi du charbon. Et ces malheureux, s'il faut les nommer ainsi, portent depuis une lieue et même trois ou quatre ce bois et charbon à des bazards qui se tiennent dans le royaume de Dia-nampouine. Ces marchés ont le nom de *Dcénane* (*tsena*). Là ils commercent avec les Ovas, leur achètent du riz, manioc, de la viande, etc., enfin achètent leurs petits besoins lorsqu'ils sont assez heureux de se défaire du produit de leurs travaux".

(66) Père H.M. Dubois, *Monographie des Betsileo*, Paris, Institut d'Ethnologie, 1938, p. 607.

(67) *Gidana* ; "action d'enlever, de rasler, de faire place nette" (Dictionnaire de Malzac).

Un de ces marchés betsileo est resté tristement célèbre, c'est celui d'Ikiray que nous fait connaître le P. Profita dans son étude sur la campagne de Radama 1er contre Ambositra" (68). Par les *Tantara ny Andriana*, nous savons qu'avant l'expiration de l'année de deuil pour la mort de son père (1809-1810), Radama mena deux campagnes répressives, l'une contre les Bezanozano, l'autre contre la forteresse betsileo d'Ambositra. Pour parvenir à ses fins, Radama fit déguiser ses guerriers en marchands de bimbéloterie qui se présentèrent au grand marché du mercredi à Ikiray. Là, dit le P. Profita, "à quelques kilomètres au nord de la vallée d'Imady, un ancien marché, dont les vestiges restent encore debout, appelé *Alarobia*, était dès le temps d'Anampoinimerina le point de rencontre des gens de Mahazoarivo, Sandrandahy, Iary, Ambositra, Imady". Ce marché avait une seule issue que bloquèrent les faux marchands merina, venus avec des colliers de corail. Alors, démasquant leurs armes, ils firent captifs les paysans betsileo sans défense. Ce récit apporte la preuve que dès avant la conquête merina le pays betsileo possédait ses propres marchés.

On voit, par ce dernier exemple, que les marchés n'avaient rien de policé et que les mœurs brutales du temps s'y donnaient libre cours. On s'explique ainsi qu'ils aient été réservés aux adultes et que les tractations s'y soient terminées tôt dans la journée. Il semble souvent que les attardés se soient exposés à de véritables coupes-gorges. On ne peut s'expliquer ces pratiques que par la liaison étroite entre marchés de ce genre et guerres fratricides que se livraient alors les Malgaches des Hautes Terres, les marchés servaient à racheter les parents réduits en esclavage, comme une part du butin, ce n'était qu'un piètre adoucissement à la cruauté des guerres !

#### Lieux d'anciens marchés en pays betsileo

- Alarobia-Vohiposa, au nord d'Ambohimahasoa
- Talatan'Ikala, à l'est du Matsiatra
- Alakamisy Sahave sur l'Ankona, au confluent de cette rivière et de la Sahave
- Alarobia-Befela, près de Manangana
- Alakamisy-Ambohimaha, près de la source de l'Iboaka
- Talata-Ampano, au sud de Fianarantsoa, à l'ouest du Matsiatra
- Talata-Fandrandava, à l'est, et non loin, Alatsinainy
- Alakamisy Itenina, près du pic de Midongy, à 7 km d'Itenina.

On voit que les jours les plus communs étaient le mardi, le mercredi et le jeudi, sans pouvoir en donner une explication. Là encore, il n'y avait aucun marché le vendredi et le dimanche.

---

(68) "Episodes de la campagne de Radama 1er contre Ambositra". *BAM*, 1968, p. 69.

Ainsi, au vu de la toponymie, les marchés ont pris naissance sur les Hautes Terres. Très rares sont les appellations du type "jour de la semaine" qui se rencontrent dans les provinces côtières. On ne peut guère en signaler qu'en pays betsimisaraka et leur apparition est sans doute assez tardive. Au temps de Flacourt, ces appellations n'apparaissent pas. Une exception est possible en pays sihanaka. Mais les marchés n'y portaient pas le jour de la semaine, J. Hastie, en 1822, signale un marché hebdomadaire ; il écrit à la date du 7 juillet : "... Nous traversons deux villages et une plaine où se tient un marché hebdomadaire (entre le lac Alaotra et la côte est) par 48° 44 de longitude" (69). Il est dommage qu'il ait omis de citer le nom. Là encore, le marché se tenait dans la plaine, en rase campagne.

Sur ce même itinéraire, dans son *Voyage à la capitale du roi Radama (1825-1826)*, J. Copalle a décrit un intéressant village peuplé de Bezouzounes (Bezanzano), à l'est d'Ambatondrazaka : Manakambahiny. Il raconte, d'après les dires des indigènes, que les manguiers rabougris mais vénérables qu'on y voyait avaient été plantés par La Bigorne, et que le nom du village provenait de ce que le lieu avait constitué le terme de son équipage contre les Antakayes. Manakambahiny signifiait selon lui : "les étrangers s'y arrêtent" (de *vahiny*, "gens de passage"). Il est donc fort probable que ce fut jadis un poste frontière, d'autant plus qu'il existe deux autres toponymes semblables en bordure du pays sihanaka, au sud, et au sud-est en direction de l'Imerina (70). Il se pourrait bien que ces Manakambahiny, qui ne doivent apparemment rien à La Bigorne, portent trace d'une installation de marchés à une période ancienne.

#### CONCLUSION

A Madagascar, la dénomination des marchés par les jours de la semaine est sans contredit d'inspiration arabe, elle se retrouve en Arabie du Sud comme dans tous les pays musulmans. Chose curieuse, cette pratique a d'abord été instaurée sur les Hautes Terres merina, pour se retrouver ensuite en pays betsileo ainsi que sur les franges de cette zone centrale, mais sans s'étendre chez les côtiers qui ont ignoré ces appellations journalières. Certains marchés qualifiés de *tsena* existaient cependant sur la côte, à preuve la notation du mot dans un des plus vieux

(69) "Journal d'Hastie", *BM*, n° 316-317, 1972, p. 689.

(70) On peut évoquer ici les postes frontières placés en Gaule, à la limite de deux territoires tribaux, qui portaient des appellations en rapport avec leur situation, comme *Equoranda* ("limite d'eau" au passage d'une rivière), ou *Fines* ("terme du territoire"). Ces postes étaient des lieux d'échange entre tribus, et le poste frontière a souvent été à la naissance d'une agglomération. D'où les nombreux *Ingrandes*, *Eygurandes*, *Fins*, *Ilinx*, etc.

vocabulaire malgache-hollandais, celui de Frédéric de Houtman, collecté en 1603 (71).

Ce que l'on doit à Andrianampoinimerina, c'est l'installation de marchés dans les villages. Une fois la paix assurée, il était devenu inutile de tenir les marchés dans des endroits déserts éloignés des agglomérations. Le marché est alors devenu une institution réglementée avec paiement au roi d'un droit de place (le *vodi-hena*). Toutefois, le nombre des habitants ayant augmenté, certains anciens lieux de marché constituèrent à leur tour des villages, si bien que les appellations des lieux de marchés, fondées sur les noms des jours de la semaine, ont proliféré.



---

(71) COACM., T. I, p. 328. Le mot se retrouve dans un dialogue avec les Hollandais, reproduit par Houtman : au *tsenabbe* (*tsena-be*), les Malgaches vendaient aux étrangers de la nourriture, de l'eau potable, du riz...

## FAMINTINANA

Araka ny fanazavana tao amin'ny Tantaran'ny Andriana, dia Andrianampoinimerina no nanorina ny tsena telo Imerina. Tsy marina izany filazana izany. Efa nisy tsena tamin'ny andron'ny "ady an-trano" ; toy izany ilay tsena malaza antsoina hoe "Alatsinainambazaha" : nisy mpijirika mantsy tonga tao — Arabo ny ankabeazany fa tsy dia Erapoana loatra — nanangona amin'ny "harona fito sosona" (harona tsy namboarina telo an-toerana fa angamba karazana kitapo tsara hidy kokoa noho ny sobika nozairina), ny onitra hanavotana ny mpanjaka Andriamasinavalona izay notanan'ny iray amin'ny zanany efa tra ary navolan'iretsy telo hafa kosa.

Matetika ny tsena fivarotana andevo no toerana fihaonan'ny olona ; lavidavitra ny tanàna no nasiana an'izy ireny satria samy tsy nifampaloky fa mety hisy hambabo ny sasany.

Araka ny fanambaran'i Mayeur, dia nisy tsena hafa koa naorina telo Imerina sy ny manodidina azy, nahafahana nanitatra ny varotra any ivelany. Samy nitondra anarana andro iray amin'ny herinandro izy ireny, izany no mahatonga ny mpandinika hieritreritra hoe ny Arabo (na ny Antalaotra) no nitarika ny olona hanangana tsena.

## ABSTRACT

According to some interpretation of the *Tantara ny Andriana*, the initiator of markets in Imerina is Andrianampoinimerina (1784-1809). This assertion is incorrect : in the days of the "internecine wars", markets already existed such as the famous one, of Alatsinainambazaha, "the Foreigners' Monday", for traders, more likely Arabs than Europeans, came to it to collect the ransom of King Andriamasinavalona (held hostage by one of his four sons and redeemed by the three others) in "seven baskets of foreign origin" (doubtless haversacks More air and water-tight than sewn *sobikas*).

These slave markets were often "meeting places", outside the villages as participants feared possible treachery on the part of enemies. As Mayeur testifies, other markets (*tsena*) had been created in Imerina and its borders, opening the country to foreign trade. Each bore the name of one day of the week, which leads one to think that their initiators were Arabs (or Antalaotras).